L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux No 73, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 31 AOUT 1884.

L'ABEILLE.

L'ABEILLE DE LA NLLE-ORLÉANS, fondée le 1er septembre 1827, compte aujourd'hui cinquante-sept ans d'existence. Elle entre demain dans sa cinquante-huitième année.

L'année Commerciale de la Nouvelle-Orléans.

Le voyageur, l'ouvrier, après avoir marché ou travaillé, au certain temps, aime à prendre au moment de repos, jeter un regard en arrière, pour mesurer l'espace parcouru, la besogne faite, et se rendre compte des progrès accomplis. Il est est de même du commerçant, de l'homme d'affaires, après une année de rudes travaux, de hardies spéculations; chacun, à une certaine époque, fait son inventaire, dresse son bilan: Etats, communautés, corporations, maisons particulières. Ces revues annuelles ne sont pas toujours encourageantes; quelquefois elles accusent une stagnation déplorable du commerce, ou au désastreux déficit; mais il est bon que nous jetions, de temps en temps, un coup d'oeil sur l'état de nos affaires. Nous saisissons alors plus nettement les causes de la réussite, quand elle a eu lieu, de l'insuccès, quand il nous a frappés, et il nous devient plus facile de nous engager plus avant dans la bonne voie, de nous détourner de la mauvaise.

Pouvons-nous inscrire l'année 1883-84 sur le livre d'or de nos années heureuses? Nous le voudrions, mais nous craignons que les résultats ne nous le permettent pas. Au double point de vue commercial et financier, elle avait pourtant assez bien débuté. Les semailles avaient été bonnes; nos planteurs avaient ensemencé plus de terres que les années précédentes; leur sol, toujours riche et fécond, répondait généreusement à leur attente, et l'espoir était dans toutes les âmes; quand de désastreuses inondations sont venues, une fois de plus, répandre la désolation dans nos campagnes. Le désappointement a été d'autant plus amer, que tous--Etat, paroisses et particuliers--avaient faits de lourds sacrifices pour combler les crevasses nouvelles et reconstruire d'anciennes levées, depuis longtemps écroulées. Les planteurs aux abois se sont vus obligés de faire, plus tôt qu'à l'ordinaire, appel aux capitalistes, lesquels, de leur côté, voyant englouties les récoltes qui leur servaient de garantie, ont, un instant, hésité à risquer leurs avances—ce qui n'a pas peu contribué à assombrir la situation. Pourtant, l'entente s'est faite; les courages se sont relevés, et partout où le retrait des eaux s'est opéré à temps, nos cultivateurs, qui luttent contre l'adversité avec une constance que rien n'abat, se sont mis à confier de nouvelles semences à la terre.

Rien n'est absolument mauvais sur le globe. Les inondations, comme tous les fléaux, ont un bon côté; elles laissent, après elles, sur le sol, un limon qui le fertilise et le rend plus fécond. Il ne faut donc pas trop désespérer de notre agriculture; tout n'est pas perdu, comme on l'avait cru tout d'abord, et nos campagnes, l'automne prochain, jetteront probablement sur le marché assez de produits, pour rappeler la confiance dans les esprits, le mouvement dans les affaires.

Au moment qui venait de nous frapper, est venue s'ajouter, au moment où nous nous y attendions le moins, une autre calamité, qui a mis dans le désarroi notre monde commercial et financier. La déconfiture d'une forte maison de New York, qui avait de grandes relations, a créé une panique qui s'est répandue dans tout le pays, et a failli ébranler nos institutions de crédit, lesquelles n'ont résisté au choc que grâce, à la prudence qui préside à leur administration.

On s'étonne de la gêne dans laquelle nous nous traînons depuis si longtemps, sans trouver le moyen d'en sortir. La cause en est bien simple; elle gît dans le manque de capitaux, que nous ne savons pas attirer du dehors. Comment viendraient-ils dans une ville où ils n'aperçoivent aucune usine, aucune fabrique? La production seule enrichit un pays, et ce n'est qu'à l'industrie productrice que le capitaliste, vraiment digne de ce nom, prête volontiers son argent. En qualité de métropole du Sud, nous devrions en être une des cités les plus industrielles. Nous sommes au contraire, presqu'au dernier rang, sous ce rapport, et nous nous faisons battre par des villes de troisième ou de quatrième ordre, du Tennessee, de la Georgie et des Carolines,

Ce n'est pourtant pas la matière première qui nous manque; nous avons le coton, nous avons le cuivre, le fer, le maïs, sous la main, et nous pouvons fabriquer, raffiner, écaler et faire la monture à meilleur marché que toute autre ville.

Ce ne sont pas non plus les moyens de communication qui nous font défaut; nous en avons plus que nous n'en avons besoin pour envoyer nos produits au dehors; nous avons un fleuve incomparable qui nous met en rapport, d'un côté, avec vingt Etats de l'Union; de l'autre avec l'Amérique Centrale, l'Amérique du Sud et l'Europe; nous avons sept voies ferrées qui viennent converger sur nos levées, et nous relient avec toute l'Union, ainsi qu'avec le Mexique.

Malheureusement nous n'en tirons, parti, jusqu'ici, que par le commerce de transit qui, dans les conditions où il s'opère, à notre époque, ne rapporte plus rien à une ville. Le jour où nous produirons, ne fut-ce que le dixième des articles manufacturés que nous importons à l'intérieur, ou que nous exportons à l'étranger, nous serons une ville opulente.

Dans la situation actuelle, privée d'industries qui produisent et fassent rentrer dans nos poches l'argent du dehors, nous sommes obligés de travailler avec les capitaux très limités que nous possédons; il suffit alors d'une faillite comme celle de la maison Carrière, d'une panique comme celle de New-York, pour faire disparaître ces quelques capitaux, et paralyser, entièrement, notre mouvement commercial et financier.

Telle est la crise que nous traversons en ce moment; elle ne cessera qu'au moment où affineront, sur nos levées, les récoltes de nos campagnes.

En ce qui concerne la production du coton, nous n'avons pas à nous plaindre. Le Sud en a, cette année, légèrement étendu la culture; il a ensemencé 17,834,000 acres en 1883, contre 17,449,000, et 16,590,000, en 1882. Il compte sur une récolte moyenne de 6,400,000 balles qui ont la chance de trouver un assez bon placement, vu que le vieux stock s'épuise tous les jours, et que, dans les pays qui se livrent, comme nous, à la culture de ce textile, la production n'en a pas augmenté. Il s'est accompli, dans notre section, à propos de cette industrie, une grande et bienfaisante révolution. Les Etats cotonniers ont compris qu'ils commettaient une lourde faute en se bornant à la production de la matière première, et qu'ils quadupleraient leurs bénéfices, en la manufacturant. Imbus de cette idée, profondément juste, au point de vue économique, ils ont multiplié chez eux les filatures. Voici des chiffres qui donnent une idée des étonnants progrès accomplis par eux, en quelques années. En 1880, ils avaient 180 fabriques, faisant marcher 713,990 broches, 15,222 métiers, et produisant en tissus une valeur de $21,900,000—progrès déjà énorme, eu égard au petit nombre d'années qu'ils avaient consacrées à cette industrie. A l'heure qu'il est, ils sont arrivés aux chiffres véritablement prodigieux de 314 fabriques, mettant en mouvement 1,276,422 broches, 24,873 métiers, et produisant une valeur d'au moins $40,000,000. En quatre ans à peine, cette grande industrie a doublé dans le Sud; aussi les capitaux y affluent-ils de tous côtés. Les spéculateurs ont vite compris que la fabrique, en s'installant près du champ de coton, doit produire à meilleur marché; qu'elle a par conséquant, plus de chance de placer ses marchandises, et tout naturellement ils ont favorisé cette bienfaisante révolution.

Pourquoi faut-il que nous n'ayons pas à enregistrer la Louisiane, la Nouvelle-Orléans, au nombre des Etats et des villes qui se sont lancés dans cet heureux mouvement! N'est-il pas évident que c'est précisément notre inaction qui empêche les capitaux d'affluer parmi nous?

On ne saurait nier que l'industrie sucrière louisianaise traverse une crise dangereuse, à laquelle sont, du reste, soumis tous les pays producteurs du sucre de canne. Cette crise a été provoquée par les énormes progrès de la fabrication du sucre de betterave, de l'autre côté de l'Atlantique. Mais nous avons de puissantes raisons de croire que nos sucriers en sortiront victorieux:

1° La betterave, malgré les perfectionnements apportés dans sa manipulation, ne produira jamais autant de matière saccharine que la canne, attendu qu'elle en contient moins. 2° Les procédés employés dans nos sucreries et nos usines centrales s'améliorent, tous les jours, et le rendement de la canne en augmente sans cesse. On peut juger de ces progrès par les chiffres qui suivent: les anciens Open Kettles ne donnaient que 1290 livres l'acre, les Vacuum Pans—nous en avons maintenant 155—en fournissent 2846 en moyenne. Ces chiffres sont assez éloquents et nous dispensent d'en dire davantage sur ce sujet.

On s'étonne, au loin, de ce que l'exploitation de la canne ne s'étende pas davantage, en Louisiane, et qu'au lieu de 172,420 acres en culture, comme en 1883, nous n'en ayons pas au moins un million, qui produiraient 1,300,000 tonnes de sucre de 2000 livres chacune. Comment en serait-il autrement, quand nos planteurs sont, à tout instant, menacés d'une réduction de tarif qu'ils savent devoir les ruiner? Accordez leur la sécurité, pendant un certain nombre d'années, et vous verrez alors l'industrie doubler et tripler bien vite. Les améliorations accomplies dans le passé, par nos cultivateurs et nos fabricants, malgré la guerre acharnée qu'on leur a déclarée, est une garantie de ce qu'ils seraient capables de faire, si on les laissait travailler en paix.

La production du riz est peut-être celle qui s'est le plus rapidement étendue en Louisiane. Il suffit, pour s'en rendre compte, de se rappeler qu'il y a vingt quatre ans, nous tirions presque toute notre consommation des Carolines, tandis que nous en exportons, maintenant, une grande quantité. L'an dernier, nous en avons envoyé sur le marché, écalés et vannés, 195,343 barils, de 225 livres chacun. Tout ce riz, nous le préparons nous-mêmes, et la Nouvelle-Orléans compte 11 moulins d'une capacité de 25 millions de barils par an.

Nous voudrions pouvoir déclarer que notre commerce de grains et de céréales a été florissant, cette année. Il n'en est rien malheureusement; les demandes de l'Europe ont été assez pauvres, les prix très bas, les pertes des spéculateurs énormes, et le transit assez peu actif. Pourtant il nous faut accuser un accroissement dans nos expéditions de farines au Mexique, dans l'Amérique Centrale, dans les Antilles et dans l'Amérique du Sud. C'est vers ces régions que devraient se diriger tous les efforts de nos commerçants. Mais il y a fort à redouter que nous nous laissions battre, de ce côté, par les villes du littoral de l'Atlantique, comme les Américains s'y sont laissé battre eux-mêmes par l'Europe, et en particulier, par l'Angleterre, l'Allemagne et la France.

Notre commerce, en général, nous rapportera de la dîme, a été très faible; il en est arrivé, à l'heure qu'il est, à une stagnation presque complète. Il faut cependant faire une exception pour celui des fruits, qui a été assez actif, une bonne partie de l'année.

Il n'est pas jusqu'au trafic des huîtres qui n'ait énormément souffert, attendu que les eaux de la crevasse Davis ont ravagé, presque détruit les bancs du Grand Lac.

Signalons pourtant, en terminant, un fait consolant, nous pourrions dire fort encourageant. De tous les côtés, on construit, on fait des réparations à la Nouvelle-Orléans. Il suffit de parcourir le premier, et même le deuxième district, pour s'en apercevoir. L'ouverture prochaine de notre Exposition universelle n'est, sans doute, pas étrangère à la fièvre de bâtisse qui s'est emparée de nos propriétaires.

On a tout dit sur ce grand événement industriel, sur ses merveilleuses conséquences, probables, presque certaines, et nous ne croyons pas qu'à cet égard, on ait rien exagéré. Consolons-nous donc des mésaventures financières et commerciales, qui nous sont arrivées, et dont le reste du monde a été victime, tout autant que nous, en songeant que notre brillante fête de l'industrie, qui servira bientôt de rendez-vous aux industriels, aux capitalistes, aux hommes d'Etat et aux hommes de plume du globe, va ouvrir pour nous, une nouvelle ère d'activité industrielle et de prospérité commerciale. Chaque homme, chaque communauté, chaque Etat a son jour de bonheur, sa chance spéciale, que lui prépare la fortune. Pourquoi la Louisiane et la Nouvelle-Orléans n'auraient-elles pas les leurs, et n'en profiteraient-elles pas?

Le Propagateur Catholique d'hier:

OFFICIEL.

TRIDUUM EN L'HONNEUR DE LA T. S. VIERGE.

Notre Très Saint-Père le Pape vient d'inviter tous les enfants de l'Eglise à un nouvel acte d'amour filial et de supplication pressante envers l'auguste mère de Dieu. Par son ordre, et conformément aux désirs qui lui avaient été exprimés, la fête de la Nativité de la T. S. Vierge Marie sera célébrée, cette année, avec une pompe particulière. Sa Sainteté a décidé que dans tous les diocèses du monde auraît lieu, les 6, 7 et 8 septembre, un solennel Triduum en l'honneur de Notre-Dame,

Une indulgence de sept ans et de sept quarantaines est accordée, chaque jour, à ceux qui prendront part aux pieux exercices du Triduum, et cela pour chacun des exercices.

Une indulgence plénière applicable aux âmes du Purgatoire est accordée à ceux qui faisant le Triduum s'approcheront des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et prieront aux intentions du Souverain-Pontife.

En conséquence, nous ordonnons que ce Triduum soit célébré solennellement dans toutes les églises du diocèse où il pourra avoir lieu. Nous autorisons les prêtres des paroisses à donner, chacun des trois jours, la Bénédiction du T. S. Sacrement et les invitons à faire au moins une instruction aux fidèles sur la Dévotion à Marie.

Nouvelle-Orléans, 25 août, Fête de St.-Louis, Patron du diocèse.

† F. X. LERAY,
Archevêque de la Nouvelle-Orléans.
Par mandement de Sa Grandeur,
L. A. CHABAT, pro-Chancelier.

Nous rappelons en même temps à tous les Prêtres le décret du Souverain Pontife en date du 6 janvier 1884, par lequel il est obligatoire de réciter à genoux, aux pieds de l'autel, après chaque messe basse: Trois *Ave Maria*, et l'antienne *Salve Regina* avec les versets et l'oraison.

Une indulgence de trois cents jours est accordée à la réitération de ces prières.

† F. X. LERAY,
Archevêque de la Nouvelle-Orléans.

Un cordon bleu présente ses comptes du mois à la maîtresse de la maison.

—Comment? — dit cette dernière—soixante francs de lait dans le mois!

—Madame sait bien que le lait monte rapidement.

Lhote & Cie.—Cette maison fondée en 1847 est sœurne à la Nouvelle-Orléans et dans nos districts ruraux sous les auspices les plus favorables. Ses bureaux et vastes chantiers sont situés sur un terrain des mieux choisis, sur le vieux bassin par où lui arrive son bois. Rien ne fonctionne mieux. M. Lhote avait un idéal qui n'a pas tardé à devenir réalité: un établissement unique en son genre où régnerait la plus grande activité, et où pouvait s'alimenter toutes les parties du pays. Dès le début, M. Lhote a eu la douce satisfaction de voir se réaliser, même au-dessus des espérances, les brillantes projets qu'il avait conçus et nourris dans son esprit inventif. Pendant nombre d'années, la maison Lhote n'a pas eu à craindre la concurrence parce qu'elle n'avait pas de rivale; aussi sa prospérité augmentait-elle de jour en jour. Aujourd'hui, la maison est gérée par le fils de M. L'hote, un homme qui, à des aptitudes commerciales exceptionnelles, joint un tact, un savoir faire qui ne peuvent que le populariser. Nous publions à la quatrième page de ce numéro une annonce à cliché que nous signalons à l'attention du lecteur. Le cliché représente toutes les bâtisses construites sur un immense terrain et dans chacune desquelles il se pourrait des travaux spéciaux. Les employés de la maison Lhote sont nombreux: c'est un curieux spectacle que celui qu'offre aux regards à l'heure de la fermeture de tous les bâtiments. L'emploi d'un personnel aussi considérable donne une idée de l'importance de l'établissement. Nous rappelons à nos lecteurs des campagnes et de la ville que la maison occupe toujours le premier rang parmi ses concurrentes et qu'annonce de celles-ci ne peut atteindre d'aussi bons travaux qu'elle et à aussi bon marché. Toutes les moulures, toute la boiserie du Pickway Club ont été fournis par cette importante maison, qui, en même temps que le bois, fournissait aussi les plans.

Banque Nationale d'Etat.—Les chiffres de tout temps, sont en leur éloquence. On ne trouvera qu'éloges bien dans un avis que nous publions pour la Banque Nationale d'Etat. Cette institution financière est une des plus considérées en ville; son capital s'élève à $42,000, et son fonds de réserve à $300,000. Elle l'a gérée faciale de l'Etat, et son conseil d'administration compte dans son sein des hommes de la plus haute honorabilité. En égard au très grand nombre de ses déposants en deçà de la rue du Canal, la création d'une succursale est devenue nécessaire, création qui a eu lieu il y a quelques années et qui a permis d'apaiser aux Fonctionnaires de la succursale un des directeurs, M. Marts Lanaux, dont les aptitudes financières ont été appréciées depuis leur révélation. La succursale est établie à l'angle des rues Royale et Conti dans un excellent o ntre commercial, sa situation est des plus florissantes grâce à la prudence à la sagacité et à la popularité personnelle de M. Pierre Lanaux, qui, seul, en a la gérance. M. F. Laplante, ancien sénateur de la nation à Carrière & Sons, est aujourd'hui employé à la Banque. Il vend le ch ngr sur toutes les grandes villes de l'Europe; voir l'annonce que publie l'institution.

Pharmacie Ducongé.—La pharmacie dont se a lu le nom est une des plus anciennes du pays; elle est située rue de Chartres, 39. Nous publions de M. Carroncké, son propriétaire actuel, un avis qui mérite de fixer l'attention des familles et surtout des pharmaciens-détaillants de la ville et des campagnes. Comme son prédécesseur, M. Carroncké déploie beaucoup d'énergie dans l'exploitation de son établissement; il importe tous les médicaments potentés français, anglais, allemands et américains, et offre aux commerçants les conditions les plus libérales et les plus désirables. Il y a à cette pharmacie un département où se remplissent avec les soins les plus méticuleux les prescriptions de médec ns.

Nous engageons nos lect urs à jeter les yeux sur l'annonce que publie M. Carroncké. On trouvera à sa pharmacie une merise anti cholérique, excellent préventif, paraît-il.

Institution E. G. Durel.—La réouverture des classes, dans cette excellente institution, a lieu demain, 1er septembre. M. E. G. Durel qui la dirige est un homme de grand savoir et un de nos plus habiles professeurs. L'institution occupe un vaste local, rue St. Louis, entre Bourbon et Dauphine.

Maison L. Uter—Encore une maison américaine et favorablement connue sur notre place qui, à l'occasion de la reprise des affaires, publie dans ce numéro une annonce de dimension considérable. Jamais ce magasin, 47 rue Royale, n'a possédé un fonds d'objets d'arts aussi vaste et aussi varié qu'aujourd'hui; on y trouve les plus belles glaces Français, les plus beaux tableaux, les plus jolies gravures, photogravures qui soient. Une myriade d'autres articles qu'il serait trop long d'énumérer s'y trouvent aussi. M. Uter apporte de grands soins dans le choix de ses importations, toutes des meilleures provenances.

Banque du peuple.—Il n'est sent-être pas de ville aux Etats-Unis qui possède autant de banques que la Nouvelle-Orléans, et, chose agréable à dire, toutes prospèrent fort de brillantes affaires. Celle dont le nom sert d'entête et de sujet à ces lignes, assurément grand rang parmi les premières, parmi les mieux organisées et les mieux dirigées. Son conseil de direction se compte dans son sein que des financiers d'une hanbleté et d'une sagesse reconnues. Le président, M. U. Marinoni, et le caissier, M. N. Landry, sont des hommes qui, aux aptitudes spéciales dont ils sont doués pour leurs fonctions respectives, joignent une popularité personnelle très grande. Les opérations de la "Banque du Peuple" sont conduites avec prudence, mais avec rapidité, prudence couronnée d'un beau succès, car dernièrement encore, les avants-droit étaient appelés à se partager les profits de l'institution.

J. V. Gourdain.—Ce nous est un plaisir de consacrer ici quelques lignes à l'adresse d'un de nos concitoyens les plus honorables, les plus dignes, les plus consciencieux qui soient, M. J. V. Gourdain, dont le bureau est situé rue Royale, 56. Il y a tant d'années que M. Gourdain fait le commerce d'assurances qu'il serait difficile de posséder plus d'expérience et une plus grande connaissance de ces affaires que lui. Nous publions de lui une annonce où il sollicite une part du patronage de ses amis et du public en général. Nous félicitons ceux de nos lecteurs qui, prochainement, auront à faire un placement de leurs fonds, de leur indiquer le bureau de M. Gourdain.

E. H. Adams.—Les commandes adressées à M. E. H. Adams, 594 et 596 rue Magazine, pour tissus, étoffes, articles de fantaisie, etc., sont exécutées avec la plus grande promptitude. Les frais de transport seront à la charge du magasin toutes les fois que la commande n'excédera la valeur de dix dollars. Voir l'annonce.

Jos. Schwartz & Cie.—Les bureaux et entrepôts de MM Schwartz & Cie sont situés rue Perdido, 41, 43, 45 et 47. Les planteurs et les personnes de la ville trouveront en tout temps dans ces entrepôts un assortiment très grand et très varié de voitures et de wagons. On y trouvera aussi des wagons de ferme de la célèbre maison Milburn & Studebaker, du Tennessee, pour la vente desquels ces messieurs ont l'agence à la Nouvelle-Orléans. La maison J. Schwartz & Cie est ancienne dans notre ville et ses titres au patronage public sont nombreux.

Andrieu & Bro—Depuis déjà plusieurs années les maisons Andrieu ont fondé une fabrique de chaussures qu'ils exploitent avec d'assez brillants résultats. Les produits de cet établissement sont recommandés dans tous les rapports: élégance, solidité et modernité. Les maisons Andrieu sont énergiques et indépendant, et ben nombre de nos commerçants des campagnes se figurraient à leur fabrique située rue Bienville, près Chartres.

Jos. P. Guinault—Cet encanteur et estimateur a son bureau et sa salle de vente, coin de la rue Bienville et du Passage de la Bourse. Eu succédant à son père, M. Guinault a conservé les nombreux clients de son prédécesseur. Il apporte d'ailleurs dans ses rapports avec les personnes qui l'honorent de leur confiance un zèle consciencieux et il entoure les travaux dont on le charge, de soins si consciencieux, que sa popularité est chose faite à comprendre.

C. L. Chapotel—Nous ne saurions recommander au patronage public un ferblantier, un plombier plus habile et mieux connu que M. Chapotel, établi depuis nombre d'années, angle des rues Bourbon et Bienville. Tous les travaux à lui confiés seront exécutés avec soin et célérité. Les genres de travaux dont M. Chapotel fait une spécialité sont indiqués dans un avis qu'on lira plus loin; nous y référons le lecteur.

J. Saget & Fils.—Les armuriers bien connus en ville et dans nos districts ruraux, sont MM. Saget & Fils, 126 rue de Chartres. Ils nous ont leur établissement le "Great Louisiana Sportmen's Depot. On y trouve des armes de tous genres, de premières qualités et à très bas prix. MM. Saget réparent avec soins et promptitude les armes qui leur sont confiées. Ils rapportent d'Europe un grand assortiment d'armes à feu.

Lisez, démocrates, lisez.—Nous appelons l'attention sur l'offre libérale faite par cet excellent journal démocratique, THE NATIONAL DEMOCRAT, publié à Washington, D.C. On ferait bien d'en profiter. Tous les bons démocrates sont appelés à aider à la circulation du journal susmentionné. On désire un correspondant ici. Voir l'annonce.

—Le préfet de la Seine, au nom de la ville de Paris, est autorisé à accepter les legs faits par la dame Antoinette Batifol, veuve du sieur Jean Barbet, et consistant:

1. En une inscription de 10,000 francs de rente 3 0/0 sur l'Etat, pour en attribuer chaque année le revenu à une jeune ouvrière célibataire, ioni soit, par sa capacité et sa bonne conduite, en état de s'établir, et ne manque, à cet effet, que de l'argent nécessaire; ladite ouvrière choisie par le préfet de la Seine, après un appel public aux concurrentes;

2. En la nue propriété de deux inscriptions de rente 3 0/0 sur l'Etat: l'une de 2,000 francs, et l'autre de 3,000 francs, à la charge d'en affecter les revenus, lors de l'extinction de l'usufruit, à l'accroissement du chiffre annuel de la fondation précitée.

On parle souvent du trésor de l'Islam, mais tout le monde ne sait pas qu'il est formé des offrandes annuelles des pèlerins, accumulées dans la kaebah de la Mecque.

Trois sépulcres servant de tronos sont placés dans l'enceinte de la mosquée. Chaque pèlerin y jette tous les jours une offrande métallique qui constitue l'aumône prescrite par le Coran comme un des éléments essentiels des mérites du pèlerinage que tout bon musulman doit faire, au moins une fois dans sa vie, au sépulcre du Prophète.

On peut évaluer la moyenne des offrandes annuelles à 15 millions.

L'un des tronos fut ouvert pendant la guerre russo-turque en 1828. On en retira des sommes considérables, et il fut refermé ensuite. L'autre fut ouvert en 1854, au moment de la guerre de Crimée; mais le troisième n'a pas été ouvert depuis 1415, c'est-à-dire depuis 469 ans. On estime la somme contenue dans ce dernier trono à plus de 250 millions de francs.

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste
Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.
Portes de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en rennes.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.
AUX PLUS BAS PRIX.

D. MERCIER'S SONS.
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté de leurs systèmes commerciales.
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Literie de toilette pour messieurs enfants
Coin des rue Dauphine et Bienville, à deux lieis de la rue du Canal, 2me district.
dée—1 an PP - D Mar 3

H. L. NORES,
DRY GOODS,
205 rue du Canal, entre Bourgogne et Remparts.
Grande diminution dans tous les départements afin de faire de la place pour le nouveau stock qui arrive.
Soierie noire gros grain à 50, 60, 75 cts et $1, valant au moins le double du prix.
Aux personnes de la campagne désirant des échantillons, nous les leur ferons parvenir sans frais.
1er sept—

Compagnie d'Assurances Hope,
DE LA NOUVELLE-ORLEANS,
(Organisée en Avril 1857.)
BUREAUX No 188 RUE GRAVIER.
Cette Compagnie, l'une des plus anciennes de la Nouvelle-Orléans, assure contre les risques de FEU, de RIVIÈRE et de MARINE, aux taux les plus réduits.
Des polices de Marine sont émises payable à Londres et à Paris.
J. A. CHALARON, Président.
MAURICE STERN, Vice-Président.
LOUIS BARNETT, Secrétaire.
DIRECTEURS:
JOHN I. ADAMS, H BEER, MAURICE STERN, G. LEHMAN, VICTOR MEYER, I. L. LYONS, J. A. CHALARON, A. J. GOMILA, JAS. A. RENSAAN, A. R. BROUSSEAU, JOHN HOLMES, F. M. ZIEGLER, B F BENTSON, PEARL WIGHT.
1er Sept—1 f.

J. RENE SARRAZIN. CHAS. VATIEL. J. STANS LANDRY.
J. P. SARRAZIN'S SON & CO,
FABRICANTS DE TABAC A LA VAPEUR.
Tabac à chiquer et à fumer "Fine Cut" des marques célèbres: Bomb-Shell, Sensation, Plenyune, Pelican, Old 76, Mason County, Reliance, Booster, Perfumes of the South, Maryland and Virginia Fine Cut Extra, &c., &c.
Fabrique de Cigares "Belle of Orleans".
Cigares célèbres des marques suivantes: STEAM UP, PROTECTION, RYE TRUS, CELESTIAL, BELLE OF ORLEANS et mainte autres.
IMPORTATION DE CIGARES DE LA HAVANE ET D'ARTICLES POUR FUMEURS.
91 & 93 Rue de Chartres, et 66, 68, 70 & 72 Rue Poydras,
N. Orléans, Lne.
1er sept—1f

E. H. ADAMS,
594 ET 596 RUE MAGAZINE.
FRET GRATUIT.
Les commandes de marchandises sèches, d'articles de fantaisie et de notion adressées au susdit magasin, à la Nouvelle-Orléans, seront promptement et soigneusement remplies. Les frais de transport seront payés par le magasin dans tout cas où la commande s'élèvera à une valeur excédant dix ($10) dollars.
31 août—1f

ETABLIS EN 1822.
A. Baldwin & Cie.,
74 RUE DU CANAL,
91, 93, 95 Rue de la Commune,
NOUVELLE-ORLEANS;
—ET—
77 et 79 RUE BROAD,
NEW-YORK.
—Importateurs et Marchands de—
QUINCAILLERIE
Etrangère et du Pays.
Coutellerie, Fusils,
PISTOLETS,
FER, CLOUS,
FEUILLES ET FERMENTS
DE CUIVRE,
STEEL BARB FENCE WIRE
(Fil d'Acier pour enclos.)
ARTICLES
POUR CHEMINS DE FER
—ET—
INSTRUMENTS
ARATOIRES.

Geo. Pellegrini,
CONFISEUR EN GROS.
No 53 rue Decatur, coin Bienville,
Nlle-Orléans.
CONFISERIE de gros et en ... vers toujours le plus complet assortiment de glaces, candis, pâtes gommes, essences, fruits ... et enfin tous les articles qui se rattachent au genre d'affaires. Le patronage du commerce de la ville et des campagnes est respectueusement sollicité. 1er sept—1 f.

Dans cette époque de progrès on réussit grâce à la machine et grâce aux immenses capitaux engagés dans la manufacture à réduire tous les articles d'une façon extraordinaire; jadis il était ... prohibé aux petites bourses de se procurer des articles de premier ordre et à moins d'être un

RICHARD
on était tenu de se porter que du commun. Aujourd'hui, heureusement, les choses ont pris meilleure tournure et tout le monde est comparativement plus heureux que dans le bon vieux temps. Aimé du moment où une bonne botte, bien fine, chaussant bien et montée en cheveux, pour la petite somme de trois piastres; bien entendu cet'e botte devient en vogue et se trouve être

La Favorite.
Toutes les dames se procurent notre chaussure parce qu'elle est supérieure et coûte moins qu'ailleurs. Au train où nous allons et aux prix que nous affichons il ne faut pas être

Prophète
pour prédire que le temps n'est pas loin où tout le monde se chaussera chez nous.
Pour $1 00 nous vendons la jolie pantoufle

OPERA
Nos comptoirs, où vous avez le choix à 50, 75, 95, $1 00, font l'étonnement de tout le monde. Les bottes boutonnées que nous vendons à $1 15, $1 25, $1 50 et $1 75 font la jubilation de ceux qui ne jubilaient pas et nous avons adopté le système du bon marché à outrance, ce qui met nos belles chaussures à la portée des moins fortunés.
Il y a autant de différence entre nos prix actuels et ceux d'il y a deux ans qu'il y a de différence entre

Le jour et la nuit.
Cela tient à ce que les achats ont grandi avec la vogue et que la vogue permet à la maison de travailler sur des petits bénéfices qui se multiplient à mesure que les ventes augmentent, tout cela s'enchaîne dans l'intérêt de l'acheteur.
Comme article de voyage nous avons l'assortiment le plus complet en Malles et Valises.
Les personnes désireuses d'en voyer leurs ordres à la maison feront bien de se procurer notre catalogue illustré.
La chaussure en chevreau français pour dames est toujours ce qu'il y a de mieux; nous offrons cet article depuis $3 50 jusqu'à $5 00.
Bottines créoles pour messieurs à $1 75 et $2 00 la paire.
Souliers bas pour messieurs, cousus, à $2 00 la paire.
Pour $2 00 nous offrons un joli soulier bas pour homme.
Notre assortiment de souliers bas pour dames est immense.
Le Heel and Toe se vend toujours à $1 00 la paire.
Souliers bords de-mer, pour messieurs, $1 00 la paire.
La maison ouvre le Dimanche.
L'ETOILE ROUGE!
Coin Canal et Passage,
Nouvelle-Orléans, Lne.
Saout—2m—Dim Mar Ven

Jos. Brandner,
MARCHAND-TAILLEUR,
34 RUE BOURBON,
Entre Deuxne et Bienville.
1er sept—1f

DEMANDES.

On demande.—Une femme instruite, parlant couramment le français et habituée aux enfants. Il lui est de plus exigé de donner des leçons. Il faut aussi qu'elle coupe et cousse parfaitement. Qu'elle ait de bonnes recommandations. S'adresser par lettres à M. et Mme B. P., en donnant les références et en indiquant ce que l'on peut faire. 31août—1f

On demande une cuisinière expérimentée dans la cuisine du restaurant Nos. 8 et 10 rue Royale.

On demande.—Un bon boucher sachant de tout point le métier de la viande. Il trouvera de l'emploi en s'adressant au No 56 rue des Français. On exigera de bonnes références. 29 sept—3f

A LOUER.

A louer.—A partir de 1er octobre, la maison No 514 rue de la Course, entre Royale et Bourbon. S'adresser à Elmore Dufour, chambre 5 Galtier Court, 11 rue Carondelet. 31 août—

A louer.—Premier et Second étage de la maison coin de Ste-Anne et Royale. S'adresser à A. Mangin, Nos. 73 Ste-Anne. 31 août—3f

A VENDRE.

Propriétés à vendre.—No 269 rue Ursulines, No 254 rue St. Claude, No 338 rue Delgado, No 124 rue Union. Une ferme sur le chemin de Gentilly que l'on échangera pour une propriété de la ville, ou que l'on vendra longé terme. S'adresser à A. DORIOCOURT, No. 18, rue Orléans, de 9 à 10 heures. 31août—31, 3, 7, sept

A vendre—Deux magnifiques pianos Pleyel droits, en palissande, l'un pour $225, l'autre pour $200 complètement remis à neuf. Vu ces les voir Wetlock, 135 Canal. 31 août—1f

A vendre—Pour $350, de magnifiques pianos droits Chickering en palissandre. Excellents marchés.

A vendre—A bon marché une machine à vapeur en parfait état, ainsi qu'une machine à fendre le bois. On les vendra ensemble ou séparément. S'adresser, au coin des rues Dumaine et Marais. 24 août—3f

A vendre—Les belle et confortable propriété No 70, Dumaine, entre Royale et Bourbon. S'adresser à F. Le Bosque, 97, Passage de la Bourse, place Donaldson. 22 août—1f

A vendre—Une belle et vaste résidence cottage avec grand corridor au centre, ouvertures sur les quatre côtés, jardin, etc., située No 91 rue Camp, presque en face de la Place Washington. S'adresser à G. A. Lanaux, 17 août—12f

A vendre—En totalité ou en partie, l'habitation "Oleander" située sur la rive droite du fleuve Mississippi, à environ 6 milles au-dessous d'Alger ayant environ 45 arpents de face au fleuve sur 40 de profondeur. S'adresser à G. A. Lanaux, 73 rue Decatur. 17 août—1f

A vendre, à bon marché, un lot de vieux bois provenant de la démolition de l'ancien Hôpital de Charité, en faisant savoir à cette institution que la succession Saulet *refusait de payer la taxe et menaçait de ne rendre compte du montant que l'aurais payé pour lui.* Et néanmoins on n'accuse de n'avoir point fait mon rapport.
Quant à la question de droit, elle sera immédiatement décidée par les tribunaux.
30août—2f C. E. GIRARDEY.

Avis.

$75,000. Nlle-Orléans, 12 août 1884.
Le soussigné certifie qu'il était porteur d'un cinquième du billet No. 15,865, tirage à numéro simple, classe "H" de la loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui a gagné le Premier Gros Lot de Soixante-Quinze Mille Piastres, le mardi, 12 août 1884—le dit cinquième ayant coûté la somme de Cinq Piastres, au bureau de E. Hilborn, 117 rue Canal, coin Royale, et que le montant lui en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du billet aux bureaux de la Compagnie.
Nom: EUG GAUDINS,
Résidence: 231 rue St. Pierre, Nlle Orléans, Lne.
30août—2f PP

Avis.

$75,000. Nouvelle-Orléans, 14 août 1884.
Le soussigné certifie qu'il était porteur d'un cinquième du billet No 15,365, tirage à numéro simple, classe "H" de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui a gagné le Premier Gros Lot de Soixante-Quinze Mille Piastres, le mardi, 12 août 1884—le dit cinquième ayant coûté la somme de Une Piastre au bureau de E. Hilborn, 117 rue Canal, coin Royale et que le montant lui en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du billet aux bureaux de la Compagnie.
Nom: LOUIS SEYMOUR,
Résidence: Memphis, Tenn.
Employé comme charpentier à l'Exposition du Coton, Nlle Orléans, Lne. 30août—2f PP

Avis.

$10,000 Nlle-Orléans, 22 août 1884.
Le soussigné certifie qu'il avait en nantissement pour le compte de T. S. Tutwiller, Sanford, Fla., par l'entremise de Jas Lee, au Banking Co., Columb a, Miss, deux cinquièmes du billet No 23,962, tirage à numéro simple, classe "H" de la Loterie de l'